

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 12 (1982)
Heft: 11

Artikel: Nouvelle de Louis Crelier : les oiseaux
Autor: Crelier, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829276>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les oiseaux

Nouvelle de Louis Crelier

Il fallait frapper fort à la porte de sa chambre pour entendre Mme Lusciniolo crier d'une petite voix aiguë: «Entrez...» Ne voyant pas beaucoup mieux qu'elle n'entendait, elle se demandait, en ajustant une paire de lunettes dont un verre était opaque, qui pouvait bien lui faire visite. Arrivé tout près du fauteuil où elle se tenait assise et pour autant que vous lui parliez d'une voix distincte, vous étiez reconnu. Comme elle espérait moins les attentions de ses héritiers que ceux-ci n'attendaient sa fin, chaque visite était une surprise.

Mme Lusciniolo souffrait davantage de sa solitude que des petites infirmités qui sont hélas! fidèles compagnons du grand âge. En dépit de quelques inconvénients, elle se trouvait bien à l'hospice, et appréciait une vie qui durait depuis nonante-trois ans. Sa lucidité était encore remarquable. Il est vrai que la mémoire lui faussait parfois compagnie, surtout pour les événements récents — elle était toujours à la recherche de ses lunettes — mais les souvenirs du temps de ses fiançailles étaient vivaces. Ils ont raison les poètes de dire que les ailes de l'amour recouvrent toujours les femmes!

La solitude l'effrayait et ma visite quotidienne était impatientement attendue. Lorsqu'un empêchement avait retardé mon passage, elle m'accueillait avec un petit accent de reproche dans la voix.

Mme Lusciniolo avait certes perdu les pouvoirs de la coquetterie mais elle se comportait parfois — sans se faire illusion, je crois — comme une actrice qui jouait son meilleur rôle, avec des tremblements dans la voix qu'elle n'entendait pas et les rides profondes et nobles qu'elle voulait ignorer. Elle avait beaucoup d'humour et en donnait souvent des preuves amusantes. Il lui arrivait, au milieu d'une conversation, de penser tout à coup à sa coiffure dont la bonne ordonnance était peut-être dérangée et de tapoter, avec une grâce toujours féminine en dépit de la main hésitante, la soie neigeuse de sa chevelure.

C'était attendrissant sans jamais être ridicule. Il s'était établi, par sa volonté, une délicate et subtile équivoque entre elle et moi. Entré dans le jeu, j'avais tacitement accepté d'être son amour d'hiver.

J'étais son confident et le témoin souhaité de ses derniers bonheurs. Elle voulait pour le peu de temps qui lui restait à vivre se donner l'illusion de réaliser, grâce à ma complicité, ce qu'elle n'avait pu faire au cours de sa longue existence. C'est ainsi qu'un jour je suis devenu son fils.

La maternité lui avait manqué et elle en voulait à son ventre d'être resté stérile. Elle ressentait comme une grande frustration l'inaccompli de sa vie de femme et me racontait ses rêves au cours desquels elle accouchait. Il s'agissait le plus souvent d'un oiseau ou d'un poisson rouge.

A chaque fois, c'était la même déception, mais elle gardait l'espoir d'un prochain rêve.

Je crois que ce n'est que la nuit où elle se brisa le col du fémur que ses dernières espérances s'évanouirent...

Le long couloir plastifié de l'étage «chirurgie» de l'hôpital brillait comme une patinoire. Devant les portes, iris, œillets et roses étaient déposés à même le sol dans des récipients hétérogènes. Cela formait une haie interrompue çà et là par les vides des chambres sans fleurs. La nuit tombait et la garde faisait sa première ronde.

Au-dessus de la porte 305, une lumière verte restait allumée en permanence, interdisant ainsi l'accès à la chambre dans laquelle j'allais bientôt être admis. Malgré la double porte, on entendait geindre Mme Lusciniolo entre deux éclats de voix stridents. Une histoire de sonde...

C'était pour moi une nouvelle occasion de constater que la souffrance et l'infortune prennent toujours le même visage. Dès cet instant, tout allait basculer et la douce comédie qu'il avait été possible de jouer jusqu'à l'accident de Mme Lusciniolo venait de tourner au drame. Même la parenté spirituelle découverte entre nous prenait brusquement un autre sens. Le fils qu'elle avait voulu que je sois n'était plus que protecteur et le dernier lien avec une vie dont la précarité augmentait de jour en jour. Je ressentais surtout une grande pitié devant sa souffrance, et le constat de mon impuissance à l'aider autrement que par mon affection et des paroles, auxquelles parfois je n'étais pas certain de croire, était une épreuve morale difficile à supporter. Me prenant la main, elle s'y agrip-

pait par crainte que la dernière connexion avec le monde des vivants ne se rompe.

La sérénité avait fait place à l'inquiétude.

Après avoir triché pour conserver un sens à une vie dont les dernières années n'avaient été qu'une longue attente, on assistait, résigné, à la distribution des rôles pour la scène du dernier acte.

Je la revois, couchée en chien de fusil à cause de ses esquarres, le regard perdu vers l'inaccessible, mendier un geste tendre. Elle était comme un livre dont les pages seraient redevenues blanches sans même l'encre du souvenir. Pour n'avoir enfanté que des rêves, elle avait peur de ne rester dans la mémoire de personne. Il lui arrivait parfois de projeter dans le vide ses bras décharnés vers un être invisible qu'elle étreignait alors comme un enfant. Sur son visage alternait le reflet anxieux du désir de ne pas disparaître sans quelque un ou quelque chose qui lui survive, avec la confiance, la foi qui ne cherche plus l'appui de la raison.

Les voix qu'elle entendait illuminaient un instant, par l'espérance qu'elles suscitaient, son visage émacié. Puis tout à coup, sans doute s'amplifiant, les voix semblaient la terrifier comme un tonnerre dans le vide du néant.

La détresse que la souffrance avait mise sur son visage disparut bientôt pour faire place, insensiblement, à la sérénité. Elle eut à peine la force de remuer le bras, cherchant l'appui d'une main fraternelle pour l'aider à passer sur l'autre rive.

Au dernier son qui sortait de ses lèvres, je répondis «Bon voyage, petite mère». Un léger signe de la tête me fit comprendre qu'elle avait entendu, puis la dernière visiteuse qui entre toujours sans frapper emporta son âme vers les sources du silence.

Quelques fils d'argent pendaient en filigrane sur son front couleur de parchemin et ses yeux immobiles fixèrent à jamais le secret de son ultime rêve.

(Nouvelle extraite de *La Robitaille et autres histoires*, de Louis Crelier, Editions du Solitaire, case postale 474, Neuchâtel.)

